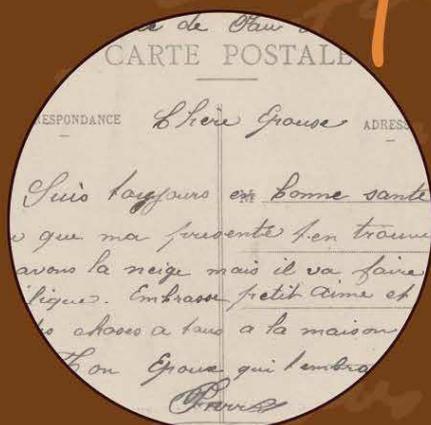


La Première Guerre mondiale et la langue

Approches croisées

colloque international



jeudi 12 juin 2014

Université Paris Sorbonne, amphi Guizot

vendredi 13 juin 2014

Centre d'histoire de Sciences Po Paris, salle des conférences

Comité d'organisation :

Odile Roynette (Université de Franche-Comté,
Centre Jacques Petit / Centre d'histoire de Sciences Po)

Gilles Siouffi (Université Paris Sorbonne)

Stéphanie Imadja (Université Paris VII - Denis Diderot)

Agnès Steuckardt (Université Paul-Valéry - Montpellier3)

RÉSUMÉS

Comité d'organisation

Odile Roynette (Université de Franche-Comté / Centre Jacques Petit / Centre d'histoire de Sciences Po)

Gilles Siouffi (Université Paris-Sorbonne / STIH)

Stéphanie Smadja (Université Paris VII-Diderot / CERILAC)

Agnès Steuckardt (Université Paul Valéry- Montpellier III / Praxiling)

Avec le soutien de l'équipe Sens Texte Informatique Histoire (EA 4509), de l'école doctorale Concepts et langages (ED 0433), du Conseil scientifique de l'Université Paris-Sorbonne, du Centre d'Histoire de Sciences Po (EA 113), du Centre d'étude et de recherche interdisciplinaire de l'UFR LAC (EA 4410), du Centre Jacques Petit (EA 4661), de Praxiling (UMR 5267), du Conseil scientifique de l'Université Paul-Valéry, de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), du label Centenaire et de la Région Ile-de-France.

Colloque

La Première Guerre mondiale et la langue
Approches croisées

Résumés

Jeudi 12 juin
Université Paris-Sorbonne
Amphi. Guizot, 54 rue Saint-Jacques - 75005 Paris

9h00 : Ouverture du colloque, Allocutions

9h30 : Présentation scientifique du colloque : Gilles Siouffi et Odile Roynette

PREMIÈRE SÉQUENCE

LANGUES, NATIONS ET IDENTITÉS

Président de séance :

Christophe Prochasson (École des Hautes Études en Sciences Sociales - EHESS)

10h00–10h30

Jean-Jacques Briu (Université Paris Ouest Nanterre La Défense)

« Les sources linguistiques des nationalismes et leurs manifestations lors de la Première guerre mondiale. Une approche comparatiste France-Allemagne »

10h30-11h00

Yann Lagadec (Université Rennes 2)

« La Grande Guerre, début de la fin ou renouveau pour la langue bretonne ? »

11h00-11h30 : discussion et pause

Président de séance :

Jacques Dürrenmatt (Université Paris-Sorbonne / EA 4509)

11h30-12h00

Juan García-Bascuñana (Universitat Rovira i Virgili - Tarragone)

« La Première Guerre mondiale et son retentissement en Espagne : les rapports des Espagnols avec la France et la langue française pendant le conflit »

12h00-12h30

Philippe Salson (Université Montpellier III-Paul Valéry)

« L'Allemand prononçait Henri, *et le Français* Heinrich ». Communiquer avec l'ennemi dans la France occupée (1914-1918) »

12h00-12h45 : discussion

DEUXIÈME SÉQUENCE

LANGUES ET PRATIQUES DE L'ÉCRIT EN TEMPS DE GUERRE

Président de séance :

Gabriel Bergounioux (Université d'Orléans)

14h00-14h30

Agnès Steuckardt et l'équipe « Corpus 14 » (Université Montpellier III-Paul Valéry)

« La rencontre de l'écrit. Correspondances de poilus peu lettrés »

14h30-15h00

Sonia Branca-Rosoff (Université Sorbonne Nouvelle-Paris III)

« Lire des lettres de 14-18 : analyse linguistique et discursive »

15h00-15h30

Carita Klippi (Université de Tampere, Finlande)

« Pour une archéologie de l'idiolecte d'un poilu peu-lettré (1915-1918). L'historicité d'une langue maternelle »

15h30-16h30 : discussion et pause

16H30 TABLE RONDE

FICTIONS DE LA GRANDE GUERRE : COMMENT FAIRE PARLER LES PERSONNAGES ?

18h30 : cocktail, Club des Enseignants, Université Paris-Sorbonne

Vendredi 13 juin
Centre d'histoire de Sciences Po
Salle des conférences, 56 rue Jacob - 75006 Paris

TROISIÈME SÉQUENCE

CRÉATIONS LEXICALES ET NÉOLOGIE EN TEMPS DE GUERRE

Présidente de séance :
Sonia Branca-Rosoff (Université Sorbonne Nouvelle)

9h30-10h00

Jean-François Sablayrolles (Université Paris-Nord)

« Les néologismes de la Grande Guerre d'après les indications du *Petit Robert* »

10h00-10h30

Patricia Kottelat (Université de Turin)

« La première inscription de la Grande Guerre dans un discours lexicographique :
le Larousse Universel de 1922 »

10h30-11h00 discussion et pause

Président de séance :
Jean-François Chanet (École nationale des Sciences Politiques)

11h00-11h30

Christophe Gérard (Université de Strasbourg)

Charlotte Lacoste (Université de Lorraine)

« Étude comparée de la création lexicale dans les romans et les témoignages de la
Première Guerre mondiale »

11h30-12h00

Julien Sorez (Centre d'Histoire de Sciences Po)

« Quand faire du sport, c'est faire la guerre. Fonction performative et enjeux sociaux de
la métaphore sportive en temps de guerre »

12h00-12h30 : discussion

Présidente de séance :

Carine Trévisan (Université Paris VII-Denis Diderot)

14h00-14h30

Franziska Heimburger (École des Hautes Études en Sciences Sociales)

« “Schoolboy French”, “Tommy French” et d'autres modes de communication – L'armée britannique et les civils dans le nord de la France pendant la Première Guerre mondiale »

14h30-15h00

Cécile Van den Avenne (ENS de Lyon)

« Quelle(s) langue(s) pour les tirailleurs sénégalais ? La politique linguistique militaire pendant la Première Guerre Mondiale. Tensions entre pratiques et idéologie »

15h00-15h30 : discussion et pause

Présidente de séance :

Annette Becker (Université Paris Ouest-Nanterre La Défense / IUF)

15h30-16h00

Clémence Jacquot (Université Lumière Lyon II)

« “J’ai tant aimé les Arts que je suis artilleur¹” : la syntaxe poétique d’Apollinaire “change-t-elle de front” pendant la guerre ? »

16h00-16h30

Thomas Guillemain (Université d’Angers)

« Quatre années de guerre au prisme de la langue : la correspondance de Jacques Vaché, soldat, interprète, et poète d’avant-garde »

16h30-16h45 : discussion

16h45 : Conclusions du colloque : Sonia Branca-Rosoff

Jean-Jacques BRIU

Professeur, Paris Ouest Nanterre La Défense, CRPM – EA 4418

jbriu@u-paris10.fr

« Quelques sources linguistiques des nationalismes et leurs manifestations avant et durant la Première guerre mondiale. Une approche comparatiste France-Allemagne »

La valeur attribuée aux langues les met en rapport avec les conceptions de la culture et de la nation dès le 18^e s. Une articulation entre langue et nation, posée dans une perspective philosophique chez Herder, Fr. Schlegel, W.v. Humboldt, est développée, après les guerres révolutionnaires puis napoléoniennes, sur le mode littéraire par Schiller et avec une orientation plus politique par Fichte (Baggioni, 1986 ; Calvié, 2008 ; Chiss, 2011). Des linguistes, tels Ernest Renan et Max Müller, contribuent à installer les expressions de races sémites et aryennes dans le discours scientifique de la philologie comparée (Olender, 1989 ; Chiss, 2011). Cette teinture de scientificité est récupérée en Allemagne dans une entreprise linguistique portée par Hermann Riegel ; convaincu de l'infériorité culturelle et linguistique du monde roman, il fonde en 1885 l'Allgemeiner Deutscher Sprachverein (« Association pour la langue allemande »). L'entreprise fait polémique en Allemagne même : dans un manifeste de février 1889, 41 intellectuels (dont les philologues Curtius et Delbrück) s'élèvent contre le « nettoyage » de la langue allemande. En France, Michel Bréal dénonce ce type de purisme : « Beaucoup de préjugés embarrassent la route. Le premier de tous, ou, pour parler comme Bacon, la première "idole", celle dont dérivent toutes les autres, c'est de voir dans la pureté de la langue quelque chose de semblable à la pureté de la race. »

On sait que s'affrontent des conceptions et des évaluations différentes des langues en Europe et même dans le monde (Rivarol, Vannier, Renan ou Meillet d'un côté, Herder, Fr. Schlegel, Fichte, ou Max Müller de l'autre). Elles nourrissent de manières diverses la légitimation et l'ambition des nationalismes en guerre. En Allemagne, la lutte contre les emprunts vient s'inscrire dans une valorisation globale de la nation allemande.

Avec l'entrée en guerre, la langue devient une valeur patriotique. Les linguistes sont pris dans l'histoire et dans une « linguistique de guerre ». Comment se fait-il, par ex., que Hugo Schuchardt signe, le 4 oct. 1914, le « Manifeste des 93 », où les intellectuels allemands déclarent : « Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps » ? Pourquoi Antoine Meillet présente-t-il la langue comme critère de frontières « naturelles » (Moret, 2011) ? Assurément, science et nationalisme se télescopent.

En France, « la langue des poilus » dans *L'Argot des tranchées* de Sainéan (1915) fait débat, jugé comme un « utile petit ouvrage de lexicographie parisien » (M. Cohen, 1916) ou une imposture intellectuelle des gens de l'arrière et de « leur petite industrie de guerre » (R. Gauthiot, 1916). En Allemagne, les études sur la langue des soldats ne provoquent pas les mêmes polémiques. La linguistique y est plus directement au cœur de la guerre elle-même et participe au discours hostile à la langue de l'ennemi, en valorisant l'allemand et en « combattant » contre les mots étrangers.

Lors de la Première Guerre mondiale, le philologue Leo Spitzer ne rejoint pas le « troisième Front », qui enrégimente les intellectuels sous un drapeau national ; il conçoit un ouvrage, *Guerre et langue*, qui donne lieu à deux publications en 1918 : l'une, *Fremdwörterhatz (Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers)* critique l'entreprise de nettoyage de la langue ; l'autre, *Anti-Chamberlain*, critique l'idée de hiérarchie des langues. Un fil rouge du parti de la science contre le nationalisme linguistique...

Yann LAGADEC

Maître de conférences en histoire, Université de Rennes 2

yann.lagadec@univ-rennes2.fr

« La Grande Guerre, début de la fin ou renouveau pour la langue bretonne ? »

Dans son n° 8, en décembre 1916, *Grenadia*, le journal du 41^e RI, un régiment mobilisé à Rennes, inaugure une nouvelle rubrique en langue bretonne : « Kouing ar Vretoned », le « coin des Bretons ». En fait, la courte rubrique aurait dû paraître dans le n° 7 en novembre : faute de traduction en français, elle avait été censurée.

Pour anecdotique qu'il soit, l'épisode est révélateur de la place nouvelle de la langue bretonne, reconnue ici par l'autorité militaire, y compris dans un régiment recruté pour l'essentiel dans une Haute-Bretagne où l'on ne parle plus guère le breton depuis des siècles (quand on l'a parlé...). L'analyse des correspondances, des récits d'anciens soldats ou encore des « journaux de tranchée » des régiments bretons laisse ainsi entendre que, si la guerre entraîne bien une indéniable ouverture sur l'extérieur de la région, avec la « confrontation » à l'Autre que cela implique, elle est aussi, paradoxalement, l'occasion de la (ré-)affirmation d'une certaine « identité bretonne » : la langue en est alors, avec la musique, un des vecteurs essentiels, y compris en Haute-Bretagne galloise.

En distinguant pratiques écrites et orales de la masse des poilus de Basse-Bretagne, en analysant les discours militants de combattants défenseurs, souvent dès avant-guerre, de la langue bretonne, cette communication souhaiterait mettre en évidence les liens complexes qu'entretiennent grande et petite patries.

Juan GARCÍA-BASCUÑANA
Professeur, Universitat Rovira i Virgili – Tarragone
juanfrancisco.garcia@urv.cat

« La Première guerre mondiale et son retentissement en Espagne : les rapports des Espagnols avec la France et la langue française pendant le conflit »

C'est un fait bien connu que le français était étudié de plus en plus en Espagne à partir du XVIII^e siècle. Puis au XIX^e, même si l'éclat de la France commence à se ternir, l'étude du français ne diminue pas. Mais il n'est pas moins vrai que vers 1870-1880 son enseignement commence à être concurrencé par d'autres grandes langues, comme l'anglais et l'allemand, grâce surtout au prestige de l'Empire Britannique au temps de la reine Victoria, puis de l'Allemagne de Bismarck. Sans compter que les nouvelles méthodes pour l'enseignement des langues étrangères auraient joué au détriment du français. Mais l'éclatement de la guerre en 1914 va tout changer, et étudier l'une ou l'autre de ces langues va devenir un choix personnel de réaffirmation politique, même si l'Espagne n'intervient pas dans cette guerre. À partir de là on se posera la question à propos des contenus des manuels de français pour Espagnols publiés pendant la guerre et les années immédiatement postérieures, aussi bien du point de vue strictement langagier que du point de vue socioculturel. Sans oublier non plus de souligner la façon dont des Espagnols (écrivains, journalistes, volontaires qui s'enrôlent dans l'armée française) voient cette guerre et aussi leur relation avec la langue française.

Philippe SALSON
Université Montpellier 3 – C.R.I.S.E.S. (EA 4424)
philippe.salson@neuf.fr

« “L’Allemand prononçait Henri, et le Français Heinrich.” Communiquer avec l’ennemi dans la France occupée (1914-1918) »

À partir de la fin août 1914, dix départements français subissent l’invasion puis l’occupation, pour plusieurs années, par l’armée allemande. Les populations civiles voient s’installer, dans leur commune et dans leur maison, des hommes qui représentent l’« ennemi » et parlent une langue étrangère, souvent incomprise.

Comment communiquer alors avec les soldats logés chez soi ? Avec le commandant local ou ses gendarmes ?

La question se pose effectivement à deux niveaux. Tout d’abord, l’occupant fait des municipalités un rouage essentiel de l’administration des territoires occupés. Encore convient-il, pour ce faire, de surmonter la barrière de la langue. La moindre *Kommandantur* locale fait alors appel à des interprètes qu’elle ne parvient pas toujours à recruter au sein de l’armée. Parce qu’ils font office d’interface entre l’autorité d’occupation et la population civile, ces interprètes, qu’ils soient allemands ou français, jouent fréquemment un jeu double, tout à la fois au service de l’armée allemande et défenseurs des civils.

En second lieu, au niveau individuel, chaque habitant est confronté aux soldats allemands, lors des démarches administratives, quand il est réquisitionné pour travailler ou tout simplement, au quotidien, dans les rues du village et même à l’intérieur du domicile. Les témoignages écrits au jour le jour permettent de retracer les modalités de ces échanges entre le civil français et le soldat allemand : les incompréhensions, les emprunts à la langue de l’ennemi, voire les stratégies d’apprentissage de l’allemand.

Cette situation d’occupation, perçue à l’origine comme transitoire, se prolongeant pendant 51 mois, il convient enfin de s’interroger sur la pérennité des échanges linguistiques qui ont pu s’opérer. Des expressions, des mots allemands survivent-ils dans le langage courant ?

Bibliographie

GROMAIRE Georges, *L’Occupation allemande en France (1914-1918)*, Paris, Payot, 1925, 501 p.

NIVET Philippe, *La France occupée. 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011, 480 p.

SALSON Philippe, *1914-1918 : les années grises. L’expérience des civils dans l’Aisne occupée*, thèse de doctorat sous la direction de Frédéric ROUSSEAU, Université Montpellier III, 2013, 2 vol., 1102 p.

Agnès STEUCKARDT et l'équipe « Corpus 14 »
PRAXILING, Université Paul-Valéry Montpellier 3
agnes.steuckardt@univ-montp3.fr

« La rencontre de l'écrit. Correspondances de Poilus peu lettrés »

« Arraché brutalement à ses occupations habituelles, à son foyer, à sa famille, le citoyen français est devenu du jour au lendemain un soldat aguerrri, apte à tout, tour à tour terrassier, constructeur, tirailleur, bombardier, mitrailleur » (Pierre Paraf, *Sous la terre de France*, 1917). Il a dû, aussi, se faire épistolier. Autant le citadin a pu se trouver désemparé devant sa pioche, autant le rural devant son crayon-plume. C'est le choc de la rencontre avec l'écrit que le projet « Corpus 14 » cherche à appréhender.

Parmi les correspondances des Poilus, il sélectionne celles des « niveau 3 », ces soldats sachant lire et écrire, mais n'ayant accédé à aucun diplôme. Il en analyse les caractéristiques orthographiques, syntaxiques, lexicales, stylistiques. Pour le présent colloque, les chercheurs participant à ce projet souhaiteraient présenter l'étonnante alchimie linguistique qui s'opère dans ces lettres entre standard et substandard.

L'entrée en matière de la lettre puise au souvenir des manuels de civilité : « je fai reponse avautre aimable lettre » commence, sans variation autre qu'orthographique, un des épistoliers du corpus. Ils ont tôt fait cependant de quitter cet écrit endimanché. À la faveur d'un *tu me dis*, auquel répond un *je te dirai*, c'est la langue du quotidien qui est couchée par écrit, avec sa syntaxe, qui suit ses habitudes propres (« le colis que tu me parle je ne lai pas encore reçu probable quil aura fait du retard », Ernest, 13/03/1916), ses locutions (*tacher moyen, se biler, lever de languir...*), ses mots, à vrai dire plutôt simples que populaires ; nos épistoliers emploient par exemple 20 fois plus le mot standard *ami* que le plus familier *copain*. Loin d'un « argot des Poilus » façonné par des linguistes en mal de gloire, « Corpus 14 » laisse entrevoir la fabrique d'une langue qui, sans états orthographiques ni typographiques, installe dans l'écrit l'usage des campagnes et des villages.

Bibliographie

BRANCA-ROSOFF Sonia, SCHNEIDER Nathalie, *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

GEA Jean-Michel, *Écrire en situation d'urgence, étude discursive et sociolinguistique de deux correspondances de guerre (1914-1918)*, Doctorat, Université de Provence, 1998.

KLIPPI Carita, "Letters from Gaston B. a prisoner's voice during the great war", Wal, Marijke Van der & Ruthen, Gijsbert, (éd.) *Touching the Past: (Ego)documents in a linguistic and historical perspective*, John Benjamins Publishing, 2013, p. 107-128.

ROYNETTE Odile, *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre (1914-1919)*, Paris, Armand Colin, 2010.

Sonia BRANCA-ROSOFF
Clesthia-Syled, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III
Sonia.branca@orange.fr

« Lire des lettres de 14-18 »

Des lettres de soldats peu scolarisés collectées par A. Steuckardt et l'équipe qu'elle a réunie constituent la base de ce travail. Même si l'état des archives oblige l'analyste à se contenter de sondages, il s'agit d'un corpus très intéressant, qui permet d'envisager la façon dont ont écrit sur la guerre des ruraux modestes, dont la réalité d'individus n'a pas suffisamment été prise en compte. Nous proposons de faire porter l'analyse sur deux points.

(1) Les difficultés d'analyse de ce matériau.

Comme tous les mobilisés, les soldats sont soumis à la censure et presque tous pratiquent l'autocensure afin de ne pas angoisser davantage leurs proches. Leur silence est fait de paroles qu'ils n'ont pas écrites, mais qu'ils auraient pu écrire ; il est soupçonnable indirectement, grâce à quelques commentaires épars dans les lettres.

Par ailleurs, et ceci est propre à la plupart des correspondances « peu lettrées », la majeure partie des lettres est constituée par des rituels épistolaires répétés à chaque envoi, qu'il s'agisse de conventions que les soldats trouvent nécessaires de suivre afin que leurs lettres paraissent convenables à la communauté villageoise qui les lira, ou d'un moyen de surmonter des difficultés à écrire, d'autant plus importantes que leur culture orale est souvent dialectale.

(2) En s'attachant au détail des textes, on peut cependant apercevoir des fragments récurrents qui éclairent les raisons du patriotisme « défensif » dont ont fait preuve ces soldats paysans, presque tous morts au combat. Nous nous intéresserons particulièrement aux entités collectives qu'ils mentionnent dans leur correspondance : la France, son territoire et son drapeau (surtout dans les lettres de 14) opposée à l'ennemi envahisseur ; mais aussi et constamment du groupe social du village, et de la famille au sens large avec qui se négocie les limites du « consentement à la guerre » (chercher des affectations loin des lignes de front, chercher à se faire porter malade, par exemple) et le groupe des camarades qui permet d'apercevoir comment solidarité et obéissance peuvent interférer. Nous nous attacherons enfin à l'évolution des lettres où l'on voit en un an ces hommes passer de l'acceptation à la lassitude.

Bibliographie

BRANCA-ROSOFF Sonia, 1990, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats, *Mots. Les langages du politique*, 24, disponible sur <www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mots>.

KLIPPI Carita, "Letters from Gaston B. a prisoner's voice during the great war", Wal, Marijke Van der & Ruthen, Gijsbert, (éd.) *Touching the Past: (Ego)documents in a linguistic and historical perspective*, John Benjamins Publishing, 2013, p. 107-128.

PROCHASSON Christophe, *14-18. Retours d'expériences*. Paris, Texto, 2008, 431 p.

STEUCKARDT Agnès (ss la direction de), à paraître, *L'Écriture des Poilus*, Privat.

Carita KLIPPI
Université de Tampere, Finlande
Carita.Klippi@uta.fi

« Pour une archéologie de l'idiolecte d'un poilu peu-lettré (1915-1918). L'historicité d'une langue maternelle »

Longtemps, la Première Guerre mondiale a été considérée comme l'ultime jalon historique sur la voie de l'uniformisation de la Nation française et son dernier acte de naissance, rassemblant les hommes de divers horizons et effaçant les différences de comportement, de classes sociales et d'usages linguistiques. Ce nivellement apparent de la société participe du maintien du mythe de l'existence d'une langue une au sein d'une Nation, en droite ligne d'une tradition dix-neuviémiste de l'idéologie nationale et raciale. En dernier lieu, ce mythe ressort à l'idée que toute catégorie linguistique homogène n'est qu'un artefact construit par une longue tradition de grammatisation, retenue et reproduite ensuite par l'institution scolaire et la théorie grammaticale.

Dans la perspective microhistorique, la Première Guerre mondiale constitue non seulement un événement historique tragique, mais aussi un événement linguistique dans la mesure où elle met en pratique toute une culture de littératie chez les plus démunis des étalons de référence. La masse d'écrits déposés dans des archives privés et publics montre que la sphère linguistique à portée d'un paysan reste plus restreinte que celle d'un citoyen cultivé malgré un certain rétrécissement du monde par la guerre. Parmi ceux auxquels la guerre offre un motif de prendre la plume figure Gaston B. (1890-1964), un poilu peu-lettré, issu d'un milieu social modeste du Pas-de-Calais, emprisonné au début de la guerre par l'ennemi allemand. Un corpus constitué de la correspondance laissée par Gaston permet de retracer l'archéologie d'un idiolecte, son découpage horizontal et son anatomie par rapport à la connaissance métalinguistique et au contexte sociolinguistique de l'époque. Il s'agit de déterminer quelle est la part dans la composition linguistique de Gaston des éléments qui reviennent à sa socialisation primaire, et de ceux qui sont dus à sa socialisation secondaire. Par sa nature interactionnelle, la correspondance de Gaston montre que, par définition, la langue privée n'existe pas, quelque idiolectale qu'elle soit, mais elle met surtout en valeur que la langue dite maternelle d'un individu est imprégnée d'historicité. Conditionnée historiquement et socialement, cette écriture au ras-du-sol est donc à la fois la langue de la mère, la langue de la patrie et l'interprète du for privé faute de mieux.

Jean-François SABLAYROLLES
Professeur, université Paris 13 SPC et LDI UMR 7187
jfsablayrolles@wanadoo.fr

« Les néologismes de la Grande Guerre dans le Petit Robert »

D'après les indications du *Petit Robert électronique* (2010), 264 mots 'hexagonaux' sont apparus dans la langue française entre 1914 et 1918, avec une fourchette de 41 à 61 mots selon les années, moyenne légèrement inférieure à celle des années environnantes.

Les mots directement en rapport avec la guerre semblent peu nombreux : un peu plus d'une quinzaine sont proprement militaires (*bastos, gazé, limoger, lance-bombe, lance-flamme*, etc.) et moins d'une dizaine y sont moins directement liés : *javellisation, roulante...*). Quelques autres nomment des faits sociétaux et/ou politiques en rapport avec elle : *activiste, attentisme, défaitisme, dénatalité, jusqu'au-boutiste...*). On peut les classer par domaine, type de formation, origine... Parmi ces mots, certains sont donnés comme vieillis au 21^e siècle (*cagna, lance-bombe, riflette* « guerre »), d'autres ont changé de sens (*ersatz, limoger, zinzin...*), d'autres encore existaient avant le conflit mais se sont diffusés à ce moment (*chti, poilu*). Inversement des mots apparus alors se sont répandus ultérieurement (*ersatz, fridolin, fritz, kommandantur*). On constate des influences étrangères avec des emprunts, mais il y a aussi des emprunts internes à des parlers régionaux (*chti* est le plus connu). Les contacts entre populations et leurs préoccupations expliquent ces emprunts internes ou externes. Notons encore l'apparition d'un certain nombre de sigles ou de tronctions pour des mots qui existaient auparavant mais que le nombre accru d'emplois dû aux circonstances a conduit à des abrègements (*aspi, certif, météo, QG, ricain*) ainsi que le flou dans la datation : indication d'une période (de trois à cinq ans : *gazé, zinzin*, etc.) ou d'une date probable (*démobilisable* : avant 1922, probablement 1914-1918).

Ce qui ressort aussi et surtout de l'examen des 264 mots donnés comme apparus à cette période est la proportion importante de mots marqués 'familier', 'populaire' ou 'argotique' : plus d'une soixantaine. Ce pourcentage de 23,5 % dépasse la moyenne du nombre de mots familiers, populaires ou argotiques apparaissant chaque année : il n'y a pas un quart des mots de la nomenclature du PR pourvu d'une telle marque. Une comparaison avec les quatre années qui ont immédiatement précédé le conflit montre que c'est une proportion plus de quatre fois moindre qui est attestée pour les mots apparus entre 1910 et 1913 et assortis de ces marques : 20 sur 336 (5,9 %). On peut ainsi se demander si une des principales influences de la première guerre mondiale sur le lexique de la langue française ne réside pas dans l'émergence et la circulation de mots relevant de registres non standards.

Patricia KOTTELAT
Maître de Conférences, Université de Turin, Italie
patricia.kottelat@unito.it

« La première inscription de la Grande Guerre dans un discours lexicographique : le Larousse Universel de 1922 »

Cette étude, située dans la perspective linguistique de l'analyse du discours, se propose d'analyser l'image de la Grande Guerre dans un texte lexicographique, le *Larousse Universel* de 1922, sous la direction de Claude Augé. Quatre ans après la fin de la guerre, les éditions Larousse font paraître une encyclopédie en deux tomes destinée à remplacer le *Grand Dictionnaire Universel du 19^{ème} siècle* (1866-1877) de Pierre Larousse. La finalité de cette publication, revendiquée dans la préface, est celle de rendre compte des changements engendrés par la Grande Guerre dans le champ des savoirs et des connaissances, conformément à sa vocation encyclopédique, mais également de retracer l'histoire des événements marquants du conflit : il s'agit donc de la première inscription à chaud de l'événement dans un discours lexicographique de type encyclopédique. L'intérêt de ce texte, peu connu et oublié par les métalexigraphes, est multiple : intérêt de nature linguistique d'abord, puisqu'il enregistre l'argot des poilus dans sa macrostructure. Mais c'est surtout l'élaboration d'un discours historiographique, omniprésent tout au long du texte lexicographique, qui constitue un *événement de langage* remarquable. D'un point de vue quantitatif, il est marqué par l'abondance de données encyclopédiques de toute nature (scientifique, technique) et par la multitude d'articles illustrés par une iconographie minutieuse sous forme de cartes et de planches illustratives. D'un point de vue qualitatif et discursif, ce discours historiographique présente la particularité d'une forte modalisation (prépondérance d'une axiologie positive, phénomènes d'hyperbole et d'euphémisation) où apparaissent la subjectivité du lexicographe et ses positions idéologiques fortement marquées : ainsi, à travers la narrativisation de la guerre se construit un discours patriotique et foncièrement républicain, reflet du sentiment national de l'immédiat après-guerre. Au regard de l'importance de la diffusion des ouvrages Larousse (petits et grands) et de leur rôle pédagogique incontesté au sein de l'institution scolaire républicaine, ce texte lexicographique pose le problème de la dissémination des savoirs liés à la Grande Guerre ainsi que celui de la transmission d'une culture identitaire patriotique auprès des jeunes générations de l'entre-deux-guerres.

Bibliographie

CHARAUDEAU Pierre, MAINGUENEAU Dominique, (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

LEHMANN A., « Les représentations idéologiques dans le discours du dictionnaire. Diversité des lieux et des procédures », *Le Français dans le monde*, numéro spécial *Lexiques*, 1989, p. 106-112.

MAZIÈRE Francine, « Une analyse de la définition : formes, historicité et idéologie », *Le Français dans le monde*, numéro spécial *Lexiques*, 1989, p. 97-105.

Christophe GÉRARD
Université de Strasbourg
christophegerard@unistra.fr

Charlotte LACOSTE
Université de Lorraine
charlotte.lacoste@yahoo.fr

« La création lexicale dans les romans et les témoignages de la Première Guerre mondiale. Étude comparée »

Mus par la conscience de participer à un événement hors normes, les appelés de 1914, qui savaient lire et écrire pour près de 95 % d'entre eux, ont laissé de nombreux textes (lettres, journaux, souvenirs, romans, etc.) voués à accueillir, chacun selon les normes de son genre, les créations linguistiques engendrées par la réalité inouïe du front. Ainsi, des innovations lexicales aux expressions plus ou moins usualisées liées aux *realia* de la vie militaire, en passant par les transpositions romanesques d'expressions pittoresques, et souvent argotiques, la langue française s'est vue enrichie par ces quatre années de guerre.

La communication proposée entend étudier le phénomène de la création lexicale, en tant que processus et produit, dans les romans et les témoignages issus de la Grande Guerre, en appliquant, sur une vingtaine d'ouvrages représentatifs de ces deux genres (notamment Barbusse, Dorgelès, Benjamin pour le roman ; Genevoix, Pézard, Delvert pour le témoignage), un outil d'extraction automatisé de néologismes, le Logoscope (projet IDEX 2012-2015 de l'Université de Strasbourg), et en utilisant une base lexicographique fondée sur le Littré (1863-1873).

Il s'agira, d'une part, de parvenir à une meilleure compréhension des pratiques langagières propres aux auteurs-acteurs de la Grande Guerre en examinant ce qui rapproche et ce qui distingue ces textes majeurs en termes d'innovations lexicales (formelles et sémantiques), pour mieux différencier ce qui relève des variations individuelles liées à la singularité d'une œuvre, et ce qui est à mettre au compte des usages linguistiques ancrés dans la société des tranchées. Nous tenterons, d'autre part, de déterminer si le genre du roman et celui du témoignage, qui se distinguent à plusieurs niveaux linguistiques en raison de leurs projets intellectuels respectifs (Lacoste 2011), diffèrent aussi du point de vue de leur degré de productivité néologique et leurs modes de production (dérivation, troncation, métonymie, etc.). Ce travail se voudrait par là une contribution supplémentaire aux très rares études qui, à l'heure actuelle, soulignent les rapports étroits entre néologie et genre textuel (Peschel 2002 ; Gérard 2011, 2012).

Bibliographie

GÉRARD Christophe (2011) : « Création lexicale, sens et textualité », *PhiN, Philologie im Netz*, 55-2, <http://web.fu-berlin.de/phin/>

GÉRARD Christophe, KABATEK Johannes (2012) : « La néologie sémantique en question », *Cahiers de lexicologie*, numéro thématique « Néologie sémantique et corpus : méthodes statistiques », p. 11-36.

LACOSTE Charlotte (2011) : *Le Témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, thèse de doctorat réalisée sous la direction de Tiphaine Samoyault et François Rastier, soutenue le 02/12/2011 à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

PESCHEL Corinna (2002) : *Zum Zusammenhang zwischen Wortneubildung und Textkonstitution*, Tübingen, Niemeyer.

RASTIER François (2011) : *La Mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Champion, coll. Lettres numériques.

Julien SOREZ

Agrégé et docteur en histoire contemporaine, Centre d'histoire de Sciences Po

julien.sorez@gmail.com

« Quand faire du sport, c'est faire la guerre. Fonction performative et enjeux sociaux de la métaphore sportive en temps de guerre »

Célébrée dès la mobilisation en août 1914 par Henri Desgrange, directeur du quotidien sportif *L'Auto*, comme le « Grand Match » tant attendu par les sportifs en partance pour le front, l'entrée en guerre marque le début d'une interpénétration croissante entre le champ lexical et l'univers de référence des activités sportives et guerrières. Si le sort, la durée et le sens même de la guerre semblent progressivement échapper aux différents observateurs, l'usage répété de la métaphore sportive n'en est pour autant pas altéré. En effet, l'étude de la fréquence et de la circulation de cette métaphore filée permise par le dépouillement de la presse sportive commerciale, des bulletins associatifs ainsi que ceux des unités et des régiments engagés au cours de la guerre, nous révèle l'importance des mots pour comprendre la manière dont des milliers de sportifs ont appréhendé et vécu une guerre sans pareille.

Dans une guerre qui blesse et tue aveuglément et en masse, les usages linguistiques (mots, récits, métaphores) permettent de couvrir une expérience corporelle inédite. En effet, cette écriture sportive de la guerre permet de réduire l'anonymat de la mort en guerre, combler la destruction voire la disparition des corps des combattants et tenter « d'euphémiser » la douleur des proches qui, par la reconnaissance et la compassion du monde sportif, offre au sacrifice de leur proche une dimension mémorielle qui dépasse immédiatement le cercle familial. Les mots redonnent ici une épaisseur perdue aux corps disparus et le récit de guerre a des vertus intégratrices à plusieurs niveaux. Ce langage spécifique suscite aussi, par la mise en tension des univers de référence du sport et de la guerre, un trait d'union entre le passé sportif que l'on envie et le présent guerrier que l'on redoute, et favorise l'interpénétration paradoxale et sans doute illusoire d'un front qui joue et de la société à l'arrière qui contribue ou se prépare, par le sport, à la guerre.

Ce faisant, les usages métaphoriques posent la question de la mobilisation et du consentement. En s'interrogeant sur les motivations des promoteurs de la publication de tels récits, on pourra se demander si le langage sportif reflète un réel enthousiasme des jeunes sportifs pour la défense de la Patrie et un espace de représentation commun au front et à l'arrière ou s'il n'est qu'un dispositif de mobilisation et d'acculturation d'une partie de la jeunesse française, orchestré par les journalistes et dirigeants du monde associatif. Enfin, l'étude des usages postérieurs de cette métaphore dans la mémoire de guerre associative ainsi que dans les écrits des anciens combattants souvent devenus dirigeants dans les années 1920, nous permettra de mesurer la pérennité de cet univers de représentation et les usages sociaux, notamment associatifs, qu'il autorise.

Franziska HEIMBURGER

EHESS

franziska.heimburger@gmail.com.

« “Schoolboy French”, “Tommy French” et d'autres modes de communication – L'armée britannique et les civils dans le nord de la France pendant la Première Guerre mondiale »

The French phrases the Tommy uses: “No bon” (no good) “Na poo” (nothing doing or unfinished) “Compris?” (do you understand?) (Gibson).

Le vivre-ensemble des troupes britanniques avec les civils restés en arrière des lignes sur le front de l'ouest a été étudié en ce qui concerne le fonctionnement de l'agriculture et même des pratiques sportives, mais aucune étude approfondie n'a été menée sur le fonctionnement linguistique de cette communauté de fortune¹. Il s'agit pourtant d'un sujet pourvu en sources nombreuses et variées : les très nombreuses compilations de lexiques du vocabulaire des soldats britanniques, les souvenirs d'officiers et soldats britanniques qui rendent compte de leur expérience, les traces de l'expérience des civils, surtout à travers les enquêtes postérieures à la guerre et enfin les souvenirs publiés ou non des interprètes militaires qui étaient particulièrement sensible à ces questions de langue.

Nous proposons pour cette communication une typologie de cette interaction, regardant de très près le type d'expressions utilisés et adoptées. Il est, pour cela, d'abord nécessaire de considérer les espaces dans lesquels s'inscrit cette communication. Que ce soit dans la rue, dans un des estaminets de fortune établis dans les villages d'arrière-front ou dans les fermes où les soldats cantonnaient à proximité des habitants – un mode d'échange devait s'établir aux moments de premier contact, puis évoluer au fil du conflit avec ses déplacements fréquents des unités.

Ce que les contemporains appelaient eux-mêmes un « espèce de sabir » doit bien sûr être considéré en utilisant les nombreux travaux sur les langues véhiculaires et intermédiaires dans différentes aires culturelles. Nous explorons plus particulièrement l'hypothèse d'un transfert d'expérience coloniale dans la gestion des langues face aux civils – l'armée britannique déjà habituée à intégrer des expressions venues de différentes langues indiennes a dû s'adapter à une autre réalité sur le front de l'ouest de la Première Guerre mondiale. Les continuités et les ruptures dans cette gestion militaire des langues nous renseigneront sur l'évolution des modes même de faire de la guerre à l'époque.

Bibliographie

CADIOT Juliette, AREL Dominique, ZAKHAROVA Larissa (eds.), *Cacophonies d'empire : le gouvernement des langues dans l'Empire russe et l'Union soviétique*, CNRS, 2010, 368 p.

DAKHLIA Jocelyne, *Lingua franca*, Arles, Actes Sud, coll. « Bleu », 2008, 591 p.

DAKHLIA Jocelyne, *Trames de langues: usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, 561 p.

GIBSON Craig, “The British Army, French Farmers and the War on the Western Front 1914-1918”, *Past and Present*, n° 180, 2003, p. 175-239.

LONG Bernard, *First World War Letters of 2nd Lt. Bernard Wilfrid Long 1896-1917*, London, David Hawgood, 2003, p. 26.

WAQUET Arnaud, TERRET Thierry, « Ballons ronds, Tommies et tranchées : l'impact de la présence britannique dans la diffusion du football-association au sein des villes de garnison de la Somme et du Pas-de-Calais (1915-1918) », *Modern & Contemporary France*, vol. 14, n° 4, 2006.

WILSON Ross J., “‘Tommifying’ the Western Front, 1914-1918”, *Journal of Historical Geography*, vol. 37, n° 3, 2011, p. 338-347.

Cécile VAN DEN AVENNE

Maître de conférences en Sciences du langage, École Normale Supérieure de Lyon

cecile.vandenavenne@ens-lyon.fr

« Quelle(s) langue(s) pour les tirailleurs sénégalais ? La politique linguistique militaire pendant la Première Guerre Mondiale. Tensions entre pratiques et idéologie »

La première guerre mondiale voit pour la première fois l'engagement de troupes coloniales (tirailleurs marocains, indochinois, sénégalais) dans une guerre européenne. L'engagement de ces hommes révéla des problématiques linguistiques assez similaires à celles qui ont émergé de la prise en compte des dialectophones au sein des régiments français. En effet les compétences en français étaient très inégales allant d'une bonne compréhension à une méconnaissance totale, la norme étant plutôt la maîtrise de quelques rudiments et l'usage d'une variété simplifiée de français, appelée dans les régiments de tirailleurs sénégalais le « français-tirailleur ».

À partir des archives linguistiques et historiques disponibles (archives militaires, manuels de langue, témoignages écrits, archives orales), il s'agira, dans cette communication, de retracer quelles furent les pratiques communicatives au sein des bataillons accueillant des troupes coloniales, et plus particulièrement des tirailleurs sénégalais (usage des langues locales et utilisation d'interprètes, usage du français simplifié). Selon ce que permettent les sources, je tâcherai de faire entendre les voix « des deux bords », celles de l'encadrement et de la hiérarchie militaire française mais également celles des tirailleurs eux-mêmes.

Il s'agira ainsi de montrer les tensions qui se révèlent, dans l'urgence du conflit, entre idéologies et pratiques, dessinant une politique linguistique *ad hoc* résultant d'une interaction entre préjugés raciaux, nécessité militaire d'efficacité et idéologie républicaine.

Bibliographie

ECHENBERG Myron (1991), *Colonial conscripts: The Tirailleurs Senegalais in French West Africa, 1857-1960*, Portsmouth, N.H., Heinemann; Londres, Currey. Traduction française: ECHENBERG, M. (2009), *Les Tirailleurs sénégalais en Afrique occidentale française (1857-1960)*, Dakar/Paris, CREPOS/Karthala.

FOGARTY Richard S. (2008), *Race and war in France: colonial subjects in the French army, 1914-1918*, Baltimore, JHU Press.

LUNN Joe (1999) *Memoirs of the maelstrom: a Senegalese oral history of the First World War*, Portsmouth, Heinemann.

VAN DEN AVENNE Cécile (2005), « Bambara et français-tirailleur. Une analyse de la politique linguistique de l'armée coloniale française : la Grande Guerre et après », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 35, p. 123-150.

Clémence JACQUOT
Université Lumière Lyon 2
clemence.jacquot@gmail.com

« “J’ai tant aimé les Arts que je suis artilleur¹” : la syntaxe poétique d’Apollinaire “change-t-elle de front” pendant la guerre ? »

Nous proposons d’étudier la manière dont le « cycle guerrier » des œuvres poétiques d’Apollinaire engage de nouveaux agencements syntaxiques (simplification, concision ou, au contraire, déploiement de la phrase). La guerre de 1914-1918 constitue-t-elle un point de rupture par rapport aux recherches poétiques antérieures d’un poète-combattant comme Apollinaire ou un moment de cristallisation (ou de crispation ?) des structures du langage poétique ? Dans quelle mesure alors contribue-t-elle à renouveler les paradigmes de représentation du réel mis en œuvre par le poète, en particulier par le biais de l’écriture calligrammatique qui se caractérise par un rétrécissement de la prédication à sa trame la plus ténue ? Pour répondre à la question posée par Pénélope Sacks-Galey à propos des calligrammes tardifs d’Apollinaire : « la guerre aurait-elle donc avalé la syntaxe² ? », nous comparerons le sous-corpus des « poèmes de guerre » apollinariens au reste de son œuvre et chercherons à en questionner les spécificités syntaxiques et stylistiques afin de mettre en lumière les pistes d’une évolution de l’écriture poétique chez Apollinaire, poète-soldat.

Bibliographie

CAMPA Laurence, *Poètes de la Grande Guerre : expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

DEBON Claude (dir.), *L’Écriture en guerre de Guillaume Apollinaire* (Actes du 19^e colloque international de Stavelot, 1-3 septembre 2005), Paris, Calliopées, 2006.

DÉCAUDIN Michel (dir.), *Guillaume Apollinaire n°12-13*, « Apollinaire et la guerre (I) et (II) », Paris, Minard (« Revue des lettres modernes », n°380-383 et 450-455), 1974 et 1976.

REHAGE Georg Philipp, *“Wo sind Worte für das Erleben” : die lyrische Darstellung des Ersten Weltkrieges in der französischen und deutschen Avantgarde (G. Apollinaire, J. Cocteau ; A. Stramm, W. Klemm)*, Heidelberg, Winter (« Studia Romanica » Heidelberg), 2003.

¹ Guillaume Apollinaire, poème épistolaire envoyé le 1^{er} février 1915.

² Pénélope Sacks-Galey, « *Calligrammes en guerre : combat esthétique et premières lignes du front* », dans Claude Debon (2006), p. 155.

Thomas GUILLEMIN

Doctorant en Histoire moderne, Université d'Angers, Centre de Recherches Historiques de l'Ouest

guillemin.thomas@hotmail.fr

« Quatre années de guerre au prisme de la langue. La correspondance de Jacques Vaché, combattant, interprète, et poète d'avant-garde »

Jacques Vaché (1895-1919) est passé à la postérité grâce à André Breton, chez qui il déclencha l'étincelle surréaliste lorsqu'ils se rencontrèrent à Nantes fin 1915, alors qu'ils étaient l'un hospitalisé après une blessure reçue sur le front de Champagne, l'autre infirmier militaire. Toute sa vie, le fondateur du surréalisme n'eut de cesse de rappeler cette influence déterminante. Une fois rétabli, Vaché retourna au front comme interprète auprès des armées anglophones et fut successivement au service des troupes britanniques, australiennes et américaines. Tout au long de la guerre, Vaché entretint une correspondance dont cent-cinquante-huit lettres sont actuellement connues. Elles sont adressées à ses parents, à une auxiliaire d'un hôpital militaire nantais et à plusieurs amis, dont J. Sarment, A. Breton, T. Fraenkel et L. Aragon. Appliquer le filtre de la langue à ce corpus permet d'en dégager trois thèmes principaux. D'abord décrypter le témoignage original d'un combattant, dont le ton déréalise très souvent la guerre, la rend lointaine, presque inoffensive. Ensuite offrir un aperçu précieux sur la vie d'un interprète et sur la question de la circulation des langues au front, à la fois entre soldats et entre militaires et civils. Enfin approfondir l'analyse d'une révolution esthétique qui voit le jour en pleine guerre. En effet, les lettres adressées aux futurs membres du groupe surréaliste, influencées par Jarry, dressant l'éloge de la vitesse et annonçant l'écriture automatique, contiennent autant d'éléments caractéristiques de la modernité littéraire des premières années du XX^e siècle. Langue parlée et langue écrite seront donc au cœur de cette communication, entre histoire du premier conflit mondial et histoire littéraire.

Bibliographie

GREENHALGH Elizabeth, *Victory Through Coalition: Britain and France During the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

HEIMBURGER Franziska, "Fighting Together: Language Issues in the Military Coordination of First World War Allied Coalition Warfare", in FOOTITT Hillary, KELLY Michael (dir.), *Languages at War. Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 47-57.

LACARELLE Bertrand, *Jacques Vaché*, Paris, Grasset, 2005.

SEBBAG Georges, « Tréteaux de l'humour noir », préface à VACHÉ (Jacques), *Soixante-dix-neuf lettres de guerre*, Paris, Jean-Michel Place, 1989, p. VII-XXV.

Sens Texte
Informatique
Histoire



CERiLA3

université
PARIS DIDEROT
PARIS 7



 **île de France**



<http://pgm2014.sciencesconf.org/>